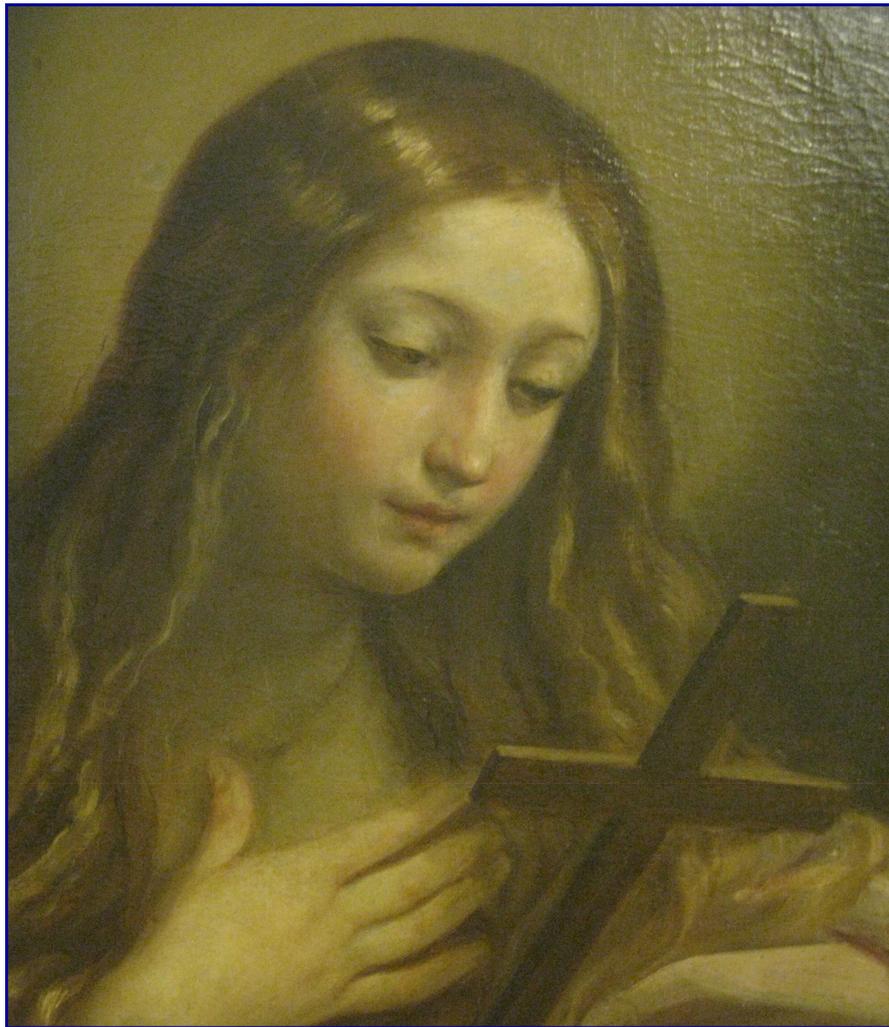


L'autre Parole

La collective de femmes chrétiennes et féministes

Le pardon Défi pour la vie et pour la pensée Première partie



Numéro 134 Printemps 2013

L'autre Parole

La collective de femmes chrétiennes et féministes

Numéro 134 Printemps 2013

LE PARDON
Défi pour la vie et pour la pensée
Première partie



Sommaire

Liminaire - Un chemin ardu, une récolte généreuse - Monique Hamelin, p. 3

Dossier

Pardoner, selon les Évangiles, une plongée au cœur des grandeurs et des misères de notre humanité et du mystère de Dieu - Marie Gratton, p. 4

Une réflexion qui émerge des groupes de la collective

Réflexions sur le thème du pardon - Groupe Phoebé, p. 14

Le pardon – Scénario pour un sketch - Groupe Déborah, p. 16

Le pardon selon Tsippora - Groupe Tsippora, p. 26

Lettres et Sons

Toni Morrison - se pardonner et pardonner - Monique Hamelin, p. 28

Nouveaux modes d'emploi pour changer le monde et leurs contradictions – À propos du livre de Janet M. Conway, Edges of Global Justice. The World Social Forum and its 'others' - Denise Couture, p. 29

Les cuisines collectives au Québec : mémoires d'une pionnière - Carmina Tremblay, p. 37

Le Curé d'Anjou, roman biographique - Christine Lemaire, p. 38

LIMINAIRE

Un chemin ardu, une récolte généreuse!

Si à l'été 2011, la proposition d'un colloque sur le thème du pardon avait été adoptée rapidement et même avec intérêt, les premiers commentaires entendus à l'été 2012 par les groupes participants, présentaient une tout autre image du travail préparatoire : « Ce fut ardu! » « C'était extrêmement difficile! » Par ailleurs, ce travail a été fructueux, il y a eu une richesse dans les présentations, et par la suite dans les écrits. La récolte est telle que nous consacrerons deux numéros de la revue à cette thématique.

Dans le premier numéro sur le pardon, Marie Gratton aborde la question à partir de ses expériences du pardon. Elle situe celui-ci comme un « geste réfléchi qui implique une décision ferme et sans appel de la volonté. » C'est aussi « un refus de la rancune, un renoncement à la vengeance. » Par la suite, elle scrute l'enseignement de Jésus sur le pardon. Dans les Évangiles, Jésus agit et fait peu de discours sur cet épineux sujet quoique son *Notre Père* nous donne un grand défi. Je vous invite à faire le cheminement avec ses mots à elle.

Les groupes Phoebé, Déborah et Tsippora ont mis en scène de façons diversifiées leur quête du pardon. Sont abordés les bienfaits de celui-ci et le sentiment de liberté qui en découle. Chacune et chacun de nous ont à pardonner ou à se faire pardonner. Cela découle de notre condition humaine. Pardonner ne signifie pas oublier! Voilà peut-être un des leitmotifs de nos échanges tout comme le fait que le pardon de Dieu est absolu.

Enfin, même notre chronique *Lettres et sons* poursuit sur la thématique du pardon avec le dernier roman de Toni Morrison. Cette Afro-Américaine nous fait suivre le cheminement d'un frère et d'une sœur qui auront à se pardonner et pardonner pour vivre et non pas que pour survivre.

Et nous revenons sur la question du Forum social mondial (FSM), toujours sous la plume de Denise Couture qui nous présente cette fois une recension d'un ouvrage majeur de la Canadienne Janet Conway. Il est question d'une analyse féministe, antiraciste et postcoloniale des pratiques du FSM. Ce livre s'adresse à celles et ceux qui luttent pour construire une nouvelle justice ici et ailleurs. Les questions mises de l'avant par Conway nous interpellent au regard des forums sociaux locaux et régionaux.

Vous êtes également conviées à lire la petite et grande histoire des cuisines collectives, une « belle page de l'histoire des femmes du Québec ». À partir du besoin de mieux nourrir leur famille, des femmes se regroupent et cheminent. Du local à l'international, il n'y a qu'un pas qu'elles franchiront. Peut-être y découvrirez-vous, tout comme nous, des femmes que vous avez côtoyées.

Pour clore ce numéro, une recension du roman biographique, *Le Curé d'Anjou*. Triste histoire qui se passe au Québec et dont Odette Mainville est l'auteure. L'analyse présentée nous montre entre autres que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Église ne s'occupe pas des victimes d'abus sexuels.

Monique Hamelin
pour le comité de rédaction

DOSSIER

PARDONNER SELON LES ÉVANGILES, UNE PLONGÉE AU CŒUR DES GRANDEURS ET DES MISÈRES DE NOTRE HUMANITÉ ET DU MYSTÈRE DE DIEU

Marie Gratton

Vous, qui avez choisi de me lire, avez évidemment votre propre conception de ce qu'est l'acte de pardonner. Selon toute vraisemblance, vous avez maintes fois connu la joie du pardon reçu, et vécu la rude exigence du pardon accordé.

Avant de continuer votre lecture, je vous suggère de prendre le temps de vous redire intérieurement ce qu'est pour vous le pardon, et ce qu'il n'est pas.

Avant d'aborder le vif du sujet, permettez-moi maintenant d'y aller moi-même de mes propres vues sur la question. Elles se sont forgées, bien sûr, à partir de mon expérience. « L'expérience, c'est le faisceau des armes qui nous ont blessés »¹, disait un sage dont j'ai oublié le nom.

Pardonner

Pardonner ce n'est pas oublier. Oublier, c'est une défaillance de la mémoire.

Pardonner, c'est un geste réfléchi qui résulte d'une décision ferme et sans appel de la volonté. Le pardon n'est pas nécessairement suivi d'une réconciliation. Idéalement, bien sûr, celle-ci devrait être la conclusion logique d'un pardon. Mais il arrive qu'on accorde ce dernier à des gens qui refusent de reconnaître l'offense commise. Il se peut aussi qu'on pardonne, enfin, à des défunts. Il n'est jamais trop tard pour bien faire! Pardonner, ce n'est pas non plus nier la faute commise, parce que la reconnaître pour ce qu'elle est ferait trop mal. On ne pardonne pas pour se convaincre, et convaincre l'autre de sa supériorité morale. Pardonner n'implique pas non plus qu'on renonce à ses droits.

L'auteure est théologienne et membre du groupe L'autre Parole.

1. Il se trouve que, selon nos recherches sur la Toile, ce « sage » serait, de fait, une sage: Carmen Sylva, nom de plume de la princesse Élisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied (1843-1916), qui fut reine de Roumanie. [www.wikipedia.com] ndlr.

Pardoner, c'est une conversion, un retournement du cœur, un refus de la rancune, un renoncement à la vengeance. Pardoner c'est redonner la vie à l'offenseur, sans se demander s'il mérite ou non ce don qu'est le pardon. Pardoner, c'est aussi un cadeau qu'on se fait à soi-même, c'est une renaissance. Une délivrance. Une liberté nouvelle pour aller de l'avant. Et quand quelqu'un s'estime blessé par nous, il faut savoir demander pardon, même si nous n'avions aucune intention malicieuse en posant tel geste ou en disant telle parole. Il suffit que l'autre se soit senti blessé. Il vaut mieux accorder un pardon de trop, plutôt qu'un de moins. Mon expérience chrétienne du pardon, je l'ai puisée, bien sûr, dans les *Évangiles*.

Le pardon dans les *Évangiles*

Il me fallait trouver un angle particulier pour aborder la vaste et difficile question de l'acte de pardonner. Comme je ne suis ni psychanalyste ni psychologue ni psychothérapeute, j'ai choisi une approche qui tombait dans le rayon de mes compétences professionnelles. J'ai donc décidé d'explorer le sujet à partir de ce que nous disent les *Évangiles*, à travers l'enseignement de Jésus sur le pardon. En écoutant ses paroles, en observant ses attitudes, ses gestes, nous plongeons dans une réalité complexe qui se situe au cœur de l'expérience humaine et chrétienne. Y réfléchir nous incite à mesurer l'étendue de nos misères et de nos grandeurs, et à approfondir le mystère du Tout-Autre, que le prophète Néhémie appelle le « Dieu *des pardons* » (*Ne 9, 17*), et dont Jésus nous a dit dans « les trois paraboles de la miséricorde » qu'il y trouvait sa joie (*Lc 15, 1-32*).

Une parenthèse

Ouvrons ici une parenthèse. J'ai l'habitude de travailler avec la *Bible de Jérusalem* et avec la *Concordance* qui s'y rattache. C'est un volume qui rend les recherches plus faciles, à partir d'un mot-clé. Je suis restée fort étonnée d'y trouver si peu d'occurrences du mot « pardon » et du verbe « pardonner », à tous ses temps et dans tous ses modes. En lieu et place, je lisais : « rémission » et « remettre les péchés ». Une curiosité, fort bien placée, m'a incitée à chercher quel vocabulaire était privilégié dans deux autres traductions de la *Bible*.

La *TOB* ou *Traduction œcuménique de la Bible* utilise systématiquement les mots « pardon » et « pardonner ». *La Bible, nouvelle traduc-*

tion, publiée chez Bayard/Médiaspaul en 2001, choisit, pour sa part des expressions comme « pardonner les égarements » ou encore « effacer les fautes ». Gardons cela en mémoire. Nous sommes en face d'équivalences, même si le terme de « remettre les péchés » sonne, à mes oreilles à tout le moins, comme un peu juridique. On pense à la remise de peine accordée à un criminel. « Pardonner », « effacer » a peut-être une connotation plus éthique, plus morale.

Je n'entends pas aborder ici le thème du pardon et du jugement dans le *Premier Testament*. Le sujet serait trop vaste. Mais peut-être pouvons-nous voir dans la « rémission des péchés » la trace d'une ancienne tradition où Yahvé apparaît parfois comme un juge sévère. Fin de la parenthèse.

Pardoner, au fil des pages des *Évangiles*

Dans les *Évangiles*, c'est souvent à travers ses gestes de thaumaturge que Jésus pardonne les péchés ou en accorde la rémission. Il guérit le corps et libère la conscience, d'une seule parole, d'un seul geste. Au temps du Nazaréen, cela s'explique. En effet, selon la tradition juive, tous les maux qui nous accablent, et particulièrement les maladies, sont des conséquences du péché. Péché de la personne elle-même ou faute de ses parents. On pense ici à la guérison de l'aveugle-né. Si lui n'a pas eu le temps de pécher, ses parents l'ont eu. Leur faute, pensent les pharisiens, est retombée sur l'enfant. Ce récit donne lieu à une longue catéchèse qui occupe tout le chapitre 9 de l'*Évangile selon Jean*.

Quand Jésus accueille les personnes qui se présentent devant lui, et qui implorent son secours pour eux ou pour un proche, quand il reconnaît dans leur supplique la manifestation de leur foi, l'aveugle voit, le sourd entend, le paralytique marche, le lépreux est guéri et la femme courbée se redresse. Et que dit-il à l'une ou à l'autre? « Tes péchés te sont pardonnés. » Et à ceux qui se scandalisent qu'il ose remettre les péchés, et qui l'accusent de blasphème puisque Dieu seul peut pardonner les péchés, disent les pharisiens outrés par ses gestes, Jésus répond : « Qu'est-ce qui est plus facile de dire : « Tes péchés te sont pardonnés ou bien de dire : Lève-toi et marche? Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre autorité pour pardonner les péchés, il dit au paralysé : je te dis, lève-toi, prends ta civière et va

dans ta maison. » (*Mc* 2,1-12; *Mt* 9,1-8; *Lc* 7,15-26).

Il convient de noter que Jésus semble parfois épouser la croyance des autres fidèles de Yahvé qui associaient péché et maladie. Ainsi, dans la guérison du paralytique que je viens d'évoquer, guérison et rémission des péchés ne font qu'un. C'est en voyant la foi du malade et des personnes qui l'ont amené jusqu'à lui que Jésus guérit et pardonne.

Les exorcismes que Jésus opère sur des personnes qu'on décrit comme des possédés du démon sont en quelque sorte l'illustration ultime du rapport entre fautes présumées et désordre extrême de la personnalité. La victoire sur les forces du mal et sur la maladie prenait sans doute ici sa forme la plus spectaculaire. On trouve ces récits en *Lc* 8 et 9; *Mt* 8 et 17 et *Mc* 5 et 9.

En d'autres occasions, il n'est pas question de pardonner quoi que ce soit. La foi de la personne qui implore une guérison suffit. Ainsi en est-il du centurion qui confie à quelques notables le soin d'implorer Jésus de guérir son serviteur. On retrouve ce récit en *Lc* 7,1-10; *Mt* 8,5-13; *Jn* 4,46-54). Il se juge indigne de recevoir Jésus dans sa maison. « Je vous le déclare, même en Israël, je n'ai pas trouvé une telle foi », dit celui-ci à son entourage.

Mais il arrive aussi que le pardon vienne sans que rien n'ait été demandé. L'attitude de la personne est en soi une supplique ou peut-être, devrais-je dire, la manifestation d'un repentir qui espère le pardon. On pense irrésistiblement à la femme, dite pécheresse, dans *Lc* 7,36-38, qui entre chez un pharisien, sans y avoir été invitée, évidemment, alors que Jésus s'y trouve attablé avec d'autres convives. Elle couvre les pieds du Maître de baisers, les inonde de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, brise un vase d'albâtre et en répand le parfum sur ses pieds. C'est à son amour qu'elle doit son pardon. Le pharisien ne comprend pas que Jésus se laisse toucher par une femme qu'il considère comme impure. Jésus devine sa pensée et lui sert une leçon. « Simon, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire. Un homme avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq pièces d'argent et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi rembourser, il fit grâce de leur dette à tous les deux. Lequel des deux l'aimera le plus? » Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a fait grâce de la plus grande dette. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » Suivent

quelques reproches au pharisien sur l'accueil peu conforme aux règles de l'hospitalité dont il a usé avec lui, puis il ajoute, montrant la femme prosternée devant lui : « Si je te déclare que ses nombreux péchés ont été pardonnés, c'est parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour ». Il dit à la femme : « Tes péchés ont été pardonnés. »

Comment ne pas évoquer ici la femme surprise en flagrant délit d'adultère, nous précise le narrateur de cette bouleversante histoire (*Jn* 8,1-11). Ce qu'il ne nous dit pas, c'est où est passé le monsieur... Je choisis de ne pas m'attarder à cette épineuse question. En amenant cette femme devant Jésus, les scribes et les pharisiens veulent lui tendre un piège. S'il dit de la lapider, comme le prévoit la loi, on lui reprochera de ne pas mettre en œuvre la miséricorde qu'il prêche. S'il dit de la laisser aller, il est infidèle à la Loi de Moïse, ne manque-t-on pas de lui rappeler. Fin renard, Jésus renvoie les accusateurs à leur conscience. « Que celui qui n'a pas péché lui lance la première pierre. » « Ils se retirèrent un à un, en commençant par les plus vieux », nous précise l'Écriture. Resté seul avec la femme, il lui dit : « Femme, où sont-ils? Personne ne t'a condamnée? Personne, Seigneur, répondit-elle. Moi non plus, lui dit Jésus, je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus. »

Il est une autre histoire de pardon qui a beaucoup frappé l'imagination et, sans doute à très juste titre, on la trouve dans une parabole. Or les paraboles sont des histoires inventées pour servir des leçons. On dirait aujourd'hui que c'est une méthode pédagogique aussi séduisante qu'efficace. Les fables, dans notre littérature, jouent un rôle analogue. Les contes entendus dans notre enfance servaient la même fin. Ainsi en est-il de la parabole du fils retrouvé, souvent appelé le fils prodigue. Dans ce récit qu'on trouve en *Lc* 15,14-32, force est de constater que le repentir du fils est loin d'être désintéressé. Voilà qu'il se retrouve sur la paille, il aurait bien voulu partager la nourriture des porcs, mais personne ne lui en donnait. Il mourait littéralement de faim, après avoir dilapidé sa part d'héritage. Il se dit que les serviteurs de son père ont un meilleur sort que lui. « Je vais aller vers mon père et je lui dirai : « Père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers. » C'est ce qu'il fit. Il fut accueilli à bras ouverts par un père courant au-devant de lui pour l'embrasser. Il fait tuer un

veau gras pour festoyer et marquer la joie que lui procure ce retour. Mais le fils aîné, le fidèle, ne l'entend pas de cette oreille. Il laisse éclater son dépit, sa colère. Il ne peut pardonner à son frère sa vie de débauche, ni à son père sa mansuétude... Celui-ci lui explique : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ». Le père est ici la figure de Dieu lui-même, comme Jésus le laisse clairement entendre. Quand il pardonne, c'est la joie de Dieu qui s'exprime. Les égarements du fils sont effacés par un père qui aime sans mesure et y trouve sa joie. Voilà ce que Jésus nous enseigne. C'est sans doute en s'appuyant sur son expérience de l'amour de Dieu à son propre égard que saint Augustin a pu écrire : « La mesure de l'amour c'est d'aimer sans mesure ».

À la fin, l'amour décidera de tout. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus. Rappelez-vous la grande scène du jugement qu'on trouve en *Mt 25,31-46*. « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger... ». Dieu se trouve aimé, honoré et servi à travers l'amour que nous manifestons au prochain. Sans nous demander d'ailleurs s'il mérite ou démerite notre amour. Et le pardon des offenses sera toujours, à mes yeux, l'expression extrême de l'amour dû au prochain.

Les pardons entre peuples

« Sur une vaste faute, écrivait Victor Hugo, il faut étendre un vaste oubli : l'armistice. » La formule est belle. De cela Hugo avait la recette. Mais nous savons d'instinct que les petites fautes, même pardonnées, ne s'oublient pas nécessairement. Quant aux vastes fautes... Et puis, les armistices ne procurent souvent que des trêves, et non pas une paix durable. Les belligérants n'ayant rien pardonné du tout. Hélas!

Le silence de Jésus sur l'épineuse question des conflits internationaux ou des guerres civiles ne doit pas nous empêcher d'y réfléchir ici, si brièvement que ce soit. Quelle place le pardon doit-il y tenir, quelle forme doit-il prendre? Jésus n'en souffle pas mot. Mais il réproche la violence. On le voit bien lorsqu'il dit à Pierre, au jardin des Oliviers, alors que ce dernier coupait l'oreille d'un des soldats venus l'arrêter : « Remets ton épée dans son fourreau, car quiconque se sert de l'épée,

périra par l'épée » (*Mt 26-51; Jn 18,26*). Il me paraît difficile d'identifier cette attitude à un acte de guerre et à l'octroi d'un pardon. Certes, il proclame dans les Béatitudes qu'on trouve en *Mt 5,3-12* et *Lc 6,20-26* : « Heureux les doux, heureux les pacifiques », ces formules impliquent sans doute, l'idée d'un pardon entre peuples en guerre, mais la question n'est jamais abordée de front.

Dans le *Premier Testament*, il est beaucoup question de conflits armés et de terribles vengeances, mais cela est une autre histoire. Jésus a vécu en Palestine alors que son coin de pays se trouvait sous la tutelle de l'Empire romain. Il refuse de se rallier aux mouvements messianiques fort répandus à son époque. Il n'est pas venu pour délivrer le peuple d'un joug politique, mais pour libérer les consciences, pour préparer la venue du règne de Dieu. Son Dieu à lui est un Dieu d'amour. Comment inculquer cette conviction dans le cœur de celles et ceux qui se pressent pour entendre son message, sinon en pardonnant leurs péchés, en remettant leurs offenses, en effaçant leurs égarements?

Pardonner : l'amour vécu comme sport extrême

Revenons donc à Jésus et au pardon des péchés. Il discourt peu là-dessus. Comme nous l'avons vu, il agit plutôt : il guérit les malades, il redonne leur dignité à celles et ceux que leurs mœurs douteuses ou que leurs maux obligeaient à se tenir à l'écart, il les réintègre dans la société. Il suffit que ces personnes se présentent devant lui avec confiance, foi et amour. Lorsque Pierre s'approche et lui dit : « Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerais-je? Jusqu'à sept fois? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (*Mt 18,21-22*). Autrement dit, sans compter.

Et pour mieux souligner encore l'importance que Dieu accorde au pardon que se doivent entre eux les humains, voici ce que Jésus dit : « Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis viens présenter ton offrande ». (*Mt 5,23-24*) Pour rendre le propos encore plus convaincant, Jésus recourt à la parabole du débiteur impitoyable. Celui-ci avait consenti à remettre sa dette à l'un de ses ser-

viteurs, qui l'avait supplié à genoux. L'instant d'après, il le voit non seulement refuser semblable délai à un compagnon qui à son tour le suppliait, mais aller jusqu'à faire jeter son débiteur en prison. Dans sa colère, son maître le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eût remboursé toute sa dette. « C'est ainsi, dit Jésus, que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur » (*Mt* 18,23-35). Il semble bien que ne pas pardonner soit impardonnable...

Que faut-il penser des mots que les auteurs des *Évangiles selon Marc* et *Matthieu* placent dans la bouche de Jésus concernant Judas lors de la dernière cène : « Malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là! » (*Mt* 14,21 et *Mt* 26,24). Les commentateurs y voient une manifestation de compassion, plutôt qu'une condamnation. Mais il est difficile d'y lire l'expression d'un pardon. Cette remarque n'implique pas pour moi, vous l'aurez compris, que je mette en doute le fait que Jésus ait pardonné à Judas.

L'audacieuse demande du *Pater*

Il y a dans les *Évangiles* deux versions du *Pater* : celle de *Mt* 6,9-13 et celle de *Lc* 11,2-4, un peu tronquée. Les deux lient d'une manière indissociable le pardon accordé par Dieu pour nos péchés à la remise des fautes dont nous devons nous acquitter à l'égard du prochain.

Il y a dans cette prière, la seule que Jésus nous ait enseignée, l'expression d'un optimisme foncier dans les possibilités morales et psychologiques de l'être humain. En effet, nous avons appris à dire : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... ». Nous acceptons de poser une énorme condition au pardon que nous réclamons de Dieu : qu'il nous soit accordé si nous pardonnons, et comme nous pardonnons. Nous n'en appelons pas à la miséricorde infinie du Père à notre égard, nous lui demandons, avec une assurance qui frôle la témérité, de mesurer son pardon sur le nôtre. Cela donne le vertige, si nous y pensons un peu sérieusement. Souhaitons que les personnes, qui osent dire : « Je ne pardonnerai jamais », remettent vite et profondément en question la rancune mortifère qu'elles entretiennent. Si elles ont été victimes d'un crime, qu'elles recourent aux tribunaux pour obtenir justice, non pour satis-

faire une vengeance. Le sage chinois Lao-tseu disait : « Paie le bien avec le bien et le mal avec la justice ». Jésus aurait certainement été d'accord avec cette maxime.

« Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... »

Le pardon qu'il nous ait demandé d'offrir, et qui n'a rien à voir avec le mérite ou le démerite de l'offenseur, ou l'extrême gravité de l'offense, j'appelle cela l'amour vécu comme un sport extrême. En premier lieu, la pratique d'un sport, quel qu'il soit, exige de l'entraînement. Il faut donc s'entraîner à pardonner. Avec d'autant plus d'assiduité et d'effort qu'on se sait plus ou moins doué ou douée. Pour ce qui est des sports extrêmes, celles et ceux qui les pratiquent en parlent comme l'occasion privilégiée de dépassement de soi. Certains pardons exigent un dépassement de nous-mêmes. Comme dans la pratique des sports extrêmes, on ne peut pas toujours éviter la douleur. Elle fait partie de l'exercice et peut laisser des séquelles. Sa persistance n'entache pas la qualité du pardon accordé, elle rappelle seulement l'effort qu'il nous a coûté.

« Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons... » comporte implicitement une autre demande : Donne-nous la force d'aimer sans mesure. Fais de nous des athlètes de l'amour.

Les dernières paroles de Jésus sur la croix concernant le pardon

J'ai toujours aimé penser que Jésus, alors qu'il était sur la croix, avait vraiment prononcé toutes les paroles que les évangélistes ont placées dans sa bouche. Elles sont empreintes d'une si profonde humanité. Ce condamné a soif (*Jn 19,28*); il confie sa mère à un ami (*Jn 19,27*); il se croit abandonné de Dieu et veut savoir pourquoi (*Mt 27,46*), il se sait au bout de sa course (*Jn 19,30*), et entre les mains de Dieu, il remet son esprit (*Lc 23,46*). Mais ce n'est pas tout. Deux de ses paroles évoquent un pardon accordé et un autre imploré.

Voyons cela de plus près. Jésus agonise entre deux bandits, selon ce que nous dit la tradition. L'un insultait Jésus, alors que l'autre, celui qu'on a appelé dans la suite des siècles le « bon larron », reconnaissait qu'il avait mérité son châtement. Nous assistons en quelque sorte

à une scène de conversion qui appelle l'octroi d'un pardon. « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi ». Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23,29-43). Une dernière fois, et j'ai bien dit une dernière fois, Jésus pardonne les péchés de sa propre autorité. Nous savons pourtant combien il avait scandalisé les responsables religieux de son temps en s'attribuant un pouvoir réservé à Dieu seul.

Mais il nous reste à nous pencher sur une des dernières paroles de Jésus. J'aime l'entendre comme un écho de notre *Pater* : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23,34). Je reconnais dans ces mots un cri du cœur plein de compassion pour les personnes qui l'ont mené à la mort. Pardonne-leur comme moi je leur ai pardonné. Qui d'autre que toi, Père, peut gracier les responsables de la mort de ton Envoyé?

En guise de conclusion

On pourrait sans doute dire bien des choses encore sur l'acte de pardonner dans les *Évangiles*. Mais ce que j'en ai dit n'avait d'autre but que de nous inviter à réfléchir sur la place qu'occupe le pardon dans notre propre vie. Nous avons sans doute toutes et tous eu des occasions de l'offrir, en faisant appel à la meilleure part de nous-mêmes. Mais je n'oublie pas évidemment tous les moments où nous avons dû le réclamer pour espérer renaître.

Une réflexion qui émerge des groupes de la collective

RÉFLEXIONS SUR LE THÈME DU PARDON

Groupe Phoebé

Un premier questionnement sur ce qu'est, selon nous, le pardon nous a amenées à le reconnaître à travers certaines situations personnelles.

Le pardon redonne la dignité de la personne et octroie un sentiment de liberté à la personne qui pardonne. Pardonner permet à la vie en soi de recirculer, de sortir d'un état de victimisation, de se remettre debout, en marche, telle une sorte de résurrection.

Le groupe Phoebé de
L'autre Parole est situé à
Montréal.

Pardonner apporte une guérison intérieure.

Le pardon se fait à la suite d'un processus personnel, quand on a décidé d'emprunter le chemin du pardon, quand le fruit est mûr.

En pardonnant, on renonce à la vengeance, la rancœur, l'hostilité pour faire place à l'indulgence.

Pardonner c'est choisir de faire la vérité et recréer une relation en redonnant à l'autre une liberté : « Va en paix! » Pour qu'il y ait pardon, il faut recréer la relation.

Pardonner parfois l'impardonnable...

Pardonner ne signifie pas oublier...

Pardonner demeure un acte de liberté.

Quand le pardon ne se fait pas, il y a maintien de la culpabilité, du ressentiment et de la haine. Il y a maintien d'une rupture et d'une non-relation. Le non-pardon peut engendrer la destruction de l'être, d'une vie intérieure.

En refusant le pardon, je reste dans la logique de l'agresseur, je maintiens la souffrance et la victimisation, je condamne au lieu d'aimer, je dis : « Quelqu'un doit payer pour cela! » Les occasions de non-pardon sont multiples dans nos vies; les humains sont souvent blessés : « Pourquoi moi? Y'en a d'autres qui le mériteraient davantage... » Cela peut être un refus d'évolution, de créer du neuf, une peur du vide qu'apporte le vent de la liberté.

Y a-t-il des conditions favorables au pardon? Pour vouloir guérir sa blessure, vouloir faire la justice, la vérité tant pour son propre bien-être que pour retrouver la paix intérieure.

Pardonnez exige une ouverture du cœur, ouvrir son cœur à l'autre et prendre le risque de ne pas avoir de réponse.

Que la victime et l'agresseur acceptent de se rencontrer, de se transformer de l'intérieur. Parfois, la rencontre n'a pas lieu et le pardon se fait intérieurement.

Être en harmonie avec soi, avoir estime et confiance en soi, en la Vie aussi... peuvent prédisposer au pardon.

Mais aussi accepter de ne pas pouvoir tout régler tout de suite, le changement d'attitude peut être une façon de pardonner.

Il ne s'agit pas de nier ce qui a été fait : reconnaître le tort, le mal, la brisure, l'offense est important. Certaines offenses exigent de porter plainte, de faire respecter ses droits. Certaines horreurs demandent un effort surhumain, presque divin, pour offrir son pardon à un bourreau, à des assassins...

Parfois, la résilience est une condition au pardon, une prédisposition, un don de relativiser, de prendre une distance, de comprendre, de resituer l'événement. Tirer parti de l'expérience pour mieux vivre... passer à autre chose.

Enfin, être convaincu qu'aucune personne n'est indigne du pardon.

Pourtant, il y a tant d'obstacles au pardon... La peur d'être humiliée, ridiculisée, rejetée, refusée... notre ego... avoir vécu des expériences fortes d'humiliation, des blessures d'enfance...

Un discours intérieur alimenté par une peine immense : « Ma vie est détruite, on a détruit ma vie, enlevé des êtres chers, volé mon espoir, anéanti mes efforts, brisé mon cœur... Je ne pardonne pas, c'est impardonnable, au-dessus de mes forces que de lui pardonner, de pardonner cela ou ceci. »

C'est alors que tout en nous dit non au pardon, en situation d'extrême offense ou blessure.

Ce refus du pardon ou incapacité à pardonner peut être aussi lié à des

valeurs, des croyances. Vision du monde statique, fataliste ou d'un monde de souffrances éternelles. On mérite d'être punis! L'humain ne vaut pas la peine, l'humain est mauvais, ou pécheur. Ne pas trouver de sens dans la libération, ne pas croire à l'acte de liberté qu'est le fait de pardonner, à une vie renouvelée ni à une justice réparatrice.

Et il y a ce qui est vécu comme impardonnable...

Y a-t-il un féminin au pardon? Les femmes ont-elles davantage de disposition à pardonner? La capacité, la vertu du pardon ont-elles à voir avec le sens de la culpabilité? Nous sentons-nous davantage coupables, responsables que les hommes?

Leur générale capacité d'acceptation, de soumission, prédispose-t-il les femmes à pardonner plus facilement?

Lourd héritage théologique que celui qui maintient que c'est la femme qui a initié le mal, l'offense, le manquement d'amour, la rupture puisque c'est elle la tentatrice...

Pourtant, les femmes ne se pardonnent pas facilement, elles ont souvent un sentiment aigu de responsabilité, de faire de leur mieux, de sauver des situations... Faiseuses de paix, de réconciliation, tisseuses de liens... La bonté, la compassion sont-elles l'apanage des femmes, leur domaine réservé?

Les femmes ont-elles un moins gros ego que les hommes? Leur rôle légendaire n'est-il pas de donner la vie, de redonner la vie et, celui des hommes, de protéger, d'affronter l'ennemi, de l'éliminer? Par ailleurs, le pardon des femmes peut être superficiel, un comportement acquis, un devoir à faire plutôt qu'un acte de liberté à choisir. Il en est de même de beaucoup d'êtres humains. La paix à tout prix, les compromis...

Plus l'on se pardonne à soi, plus l'on peut pardonner; pourtant les femmes auraient-elles davantage de difficulté à se pardonner? N'est-il pas plus difficile de se pardonner que de pardonner aux autres? Les femmes auraient plus de mal à se pardonner, à décevoir, à ne pas être aimées, à ne pas aimer assez...

Lorsqu'elles ont failli à leur tâche d'amour, est-ce pardonnable?

LE PARDON – SCÉNARIO POUR UN SKETCH

Groupe Déborah

ANIMATRICE : Pour la première fois dans nos studios, nous avons ce soir comme invitée, mère Diane, théologienne et pasteure à la paroisse des Saints-du-quotidien, qui accepte de venir réfléchir avec nous sur le thème du pardon.

Bonsoir pasteure Diane, comment dois-je vous appeler?

PASTEURE : Bonjour. Vous pouvez m'appeler simplement Diane... comme vous voulez!

ANIMATRICE : Ce soir, notre émission explore le thème du pardon dans la foi chrétienne. Puisque le pardon communautaire en paroisse n'est plus la norme, ce soir, nous vous proposons un pardon individuel et général. Le pardon s'adresse à tous les téléspectatrices et téléspectateurs ainsi qu'aux participantes qui sont avec nous en studio. Préparons-nous à vivre ensemble une démarche de réflexion personnelle et d'introspection, une expérience de vérité et d'authenticité...

Alors Diane, on vous laisse maintenant la parole pour nous parler du PARDON dans la foi chrétienne.

PASTEURE : Bien sûr! Oui, c'est un plaisir pour moi de venir réfléchir avec vous sur ce phénomène-concept du pardon!

De nos jours, quand on entend parler du pardon, il est souvent question d'émotions liées au pardon: oublier, laisser faire, passer à autre chose... Pourtant, le mot « pardon » existe bel et bien dans les dictionnaires!

ANIMATRICE : Attendez... (en regardant un ordinateur) oui c'est vrai. Tiens WIKIPÉDIA en parle ici! « Le pardon est le résultat de l'acte de pardonner, la rémission d'une faute. C'est tenir une offense, une faute pour nulle, renoncer à tirer vengeance, oublier ses péchés. »

PASTEURE : Le *Larousse* dit aussi du pardon (en tenant un dictionnaire) — « Absolution du péché par un prêtre après la confession. »

Le groupe Déborah de L'autre Parole est situé en Outaouais.

ANIMATRICE : OUF! C'est compliqué ça. Absolution par un prêtre... Il faut dire qu'il n'y a presque plus de gens qui vont à la confesse et il y a aussi beaucoup moins de prêtres qu'avant...

PASTEURE : Oui, il existe différents pardons selon les religions... Nous, les chrétiens, parlons d'un pardon qui vient d'un Dieu qui est tout amour qui nous accorde son pardon une fois pour toutes. En fait, la grande particularité du christianisme, c'est l'histoire d'un pardon total et entier. C'est ce qui nous différencie d'autres religions.

Et puis, si nous voulons parler du pardon, il faudrait peut-être aussi parler d'un mot qui est rattaché au pardon... le mot PÉCHÉ!

ANIMATRICE : Oui, j'aimerais comprendre le sens du mot « péché ».

PASTEURE : Dans la langue des Hébreux, le mot « péché » se traduisait par *het*. On utilisait ce mot pour parler d'un archer qui avait « raté sa cible, qui avait manqué son but ». Donc, à chaque fois que l'archer lançait sa flèche à côté du but visé, il faisait un « péché ».

C'est dans l'*Ancien Testament* que le mot « péché » a été repris dans un sens plus juridique de transgression, de désobéissance à Dieu et à son plan de bonheur et d'amour. Il a alors signifié « la rupture d'une relation personnelle avec Dieu ». C'est d'ailleurs là qu'on a entendu parler d'un Dieu sévère qui punit.

ANIMATRICE : C'est intéressant d'entendre parler d'un péché qui signifie « rater la cible ».

L'animatrice touche au mini-écouteur sur son oreille et ajoute :

Mais un instant, mon régisseur me dit que nos lignes téléphoniques sont présentement ouvertes et que déjà, elles sont toutes occupées. J'ai hâte d'entendre les expériences de pardon de nos téléspectateurs et téléspectatrices. On prend maintenant un premier appel de Louise.

PASTEURE : Oui, bonjour Louise!

CONFESSANTE : Oui, bonjour, je veux d'abord vous dire bravo pour le thème de l'émission. Dans mon milieu, on ne parle pas souvent de pardon. Vous savez, je trouve que c'est difficile de trouver

quelqu'un avec qui l'on peut vraiment réfléchir à ce genre de sujet, pas seulement parler de la pluie et du beau temps! Merci mère Diane, d'être là pour nous écouter et pour nous aider à voir plus clair dans ce qu'on vit.

PASTEURE : Alors de quoi voulez-vous parler aujourd'hui?

CONFESSANTE : Voilà, je pense avoir un problème avec l'orgueil. J'aime bien ce qui est beau. Pendant la sécheresse, j'ai arrosé mon parterre à la cachette durant la nuit, parce que je voulais qu'il reste beau et vert. J'ai aussi lavé ma voiture à grande eau. Y'a pas personne qui pouvait me voir à 3 heures du matin. Mais là, je viens de me rendre compte que j'suis la seule sur ma rue à avoir un beau parterre. Tous les autres dans le quartier ont respecté la consigne et leurs parterres sont jaunes et secs. J'suis presque gênée, y sont pas fous, y vont bien voir que j'ai arrosé.

Puis là, c'est pas tout. Je viens d'apprendre que la ville a des problèmes d'eau. Et on doit maintenant faire bouillir notre eau. J'ai l'impression que j'ai pas aidé à la situation et que je suis coupable. Finalement, j'ai vraiment honte d'avoir une pelouse aussi verte.

PASTEURE : Avez-vous l'impression d'être passée à côté de quelque chose?...

CONFESSANTE : Moi, je visais une belle pelouse verte... mais maintenant je suis mal à l'aise. J'ai manqué une belle occasion d'être solidaire avec ma communauté.

PASTEURE : Est-ce que vous avez honte parce que vous êtes gênée devant les autres et parce qu'ils vont vous juger ou parce que vous regrettez votre geste un peu inconscient ou autre chose...

CONFESSANTE : Bien, avant, j'avais peur qu'on me juge, mais là je commence à comprendre qu'y a peut-être des conséquences pour tout le monde. J'aurais pas dû.

PASTEURE : Je vous entends Louise. Je vois à travers votre malaise que vous regrettez votre geste, que vous saisissez bien le sens et les conséquences de votre expérience...

Si l'on y pense bien, est-ce que c'est possible que ce soit avec vous-même que vous vouliez vous réconcilier?

Enfin, quel geste pourriez-vous faire pour rendre votre cœur plus libre, plus léger face à cette situation?

CONFESSANTE : Hummm! Peut-être que je pourrais aller assister à la réunion sur l'environnement annoncée pour demain soir... Il me semble que ça m'aiderait à mieux comprendre ce genre de problème. Oui et puis, pendant que j'y suis, peut-être que je pourrais éviter de boire toujours ces petites bouteilles d'eau, ...planter un arbre, ...même faire un effort pour manger des fruits, des légumes, des produits d'ici...

PASTEURE : Vous avez l'embarras du choix... Bonne chance Louise!

ANIMATRICE : Oui, merci Louise! On continue maintenant avec un deuxième appel.

ÉTUDIANTE : Bonjour, moi je porte le carré rouge et je voudrais m'accuser de quelque chose. Hier soir, j'étais avec mes amis et il y en a un qui a décidé d'aller lancer de la peinture rouge sur le mur de la ministre de l'Éducation. J'ai pas mal honte. Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là, mais je me suis laissée influencer par mes amis. Ça ne me tentait pas vraiment, mais j'y ai participé quand même. Je me sens mal à l'aise. Qu'est-ce que je pourrais faire? Est-ce que c'est un péché?

PASTEURE : Qu'est-ce que vous en pensez?

ANIMATRICE : Est-ce qu'il vous reste encore de la peinture rouge?

ÉTUDIANTE : Oui, j'en ai encore... pourquoi?

ANIMATRICE : J'aimerais bien faire peindre ma porte de garage en rouge. Si vous faites ça, peut-être que vous allez être pardonnée?

PASTEURE : Vous vouliez être solidaire de vos amis, mais parfois il faut aussi être responsable. Je vous souhaite un bon discernement!

ANIMATRICE : Bon.... On passe maintenant à un troisième appel avec Colette.

PASTEURE : Bonsoir Colette!

CONFESSANTE : Bonsoir. J'ai besoin de me confesser, car j'arrive pas à pardonner aux gens autour de moi... Y'a mon voisin qui fait toujours du bruit. Il met la musique tellement fort le soir. J'arrive pas à dormir. Ça c'est quand c'est pas ses deux chiens qui jappent. Je sais pas ce que je pourrais faire pour qu'il s'en aille. Comment je fais pour pardonner à du monde comme ça qui sait pas vivre? Je sais même pas si je veux lui pardonner finalement. Ça me choque tellement.

PASTEURE : Vous parlez ici d'une situation bien délicate. Il y a cette personne qui vous dérange et qui fait en sorte que vous n'arrivez pas à lui pardonner. Avez-vous essayé de parler avec lui pour régler la situation?

CONFESSANTE : Oui, mais à chaque fois, ça finit toujours par des chicanes. Je ne sais plus quoi faire. Même quand je décide que je veux lui pardonner, je n'y arrive pas.

PASTEURE : Colette, ne vous en demandez pas trop tout en même temps.

Mais avez-vous déjà regardé cette situation comme une occasion pour vous de changer une attitude, un comportement qui pourrait favoriser un règlement de la situation?

CONFESSANTE : Oui, mais comment faire?

PASTEURE : Ça va être à vous de trouver.

Les événements de notre vie sont là pour nous indiquer des choix à faire, des pistes de vie. Il faut surtout écouter la voix qui nous habite.... et se mettre sur la route pour être en paix avec nous-même.

CONFESSANTE : Bon, je vois que si je veux arriver à pardonner, j'ai à poser des gestes pour m'éloigner de ces situations qui me créent des difficultés ou pour trouver une façon de vivre avec. Je vais y penser. Je vais peut-être même déménager... Mais il va falloir que j'y réfléchisse.

PASTEURE : Enfin, pour le moment Colette, je vous rappelle que vous avez bel et bien droit au bonheur. Bonne réflexion!

ANIMATRICE : En écoutant toutes les situations d'aujourd'hui, je constate que ce n'est pas toujours facile de trouver la bonne voie de guérison et du pardon pour soi et pour les autres.

Maintenant qu'on a entendu les appels de notre public, c'est maintenant le temps de passer aux courriels qui rentrent en grand nombre depuis le début de l'émission. Je vous en lis quelques-uns et on pourra y réagir s'il nous reste du temps.

Voici un premier courriel de Francine!

« Bonsoir, moi je voudrais vous dire que j'ai de la misère à pardonner à une personne qui m'a humiliée en public. La personne est venue me retrouver au début d'une réunion. Elle m'a sauté au cou en me disant "Je te pardonne". J'étais tellement mal à l'aise devant tout le monde. Je n'ai pas encore compris ce qui est arrivé. Sur le moment, j'ai fait mine de rien, mais est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour me sentir mieux par rapport à cette personne? »

ANIMATRICE : Comme nous avons peu de temps, je vous lis déjà le prochain courriel qui nous vient de Suzanne.

« Moi j'ai un problème avec une personne qui est toujours en retard. Je n'arrive pas à lui pardonner, car elle me fait trop attendre et pour moi, le temps c'est tellement précieux. Qu'est-ce que je peux faire? Cela me met toujours dans un état de colère et j'ai beaucoup de difficulté avec ça. »

ANIMATRICE : Maintenant, on passe au courriel de Sylvie.

« Moi je suis révoltée. Je n'arrive pas à me sentir bien quand les gens me crient après pour me faire comprendre quelque chose. Je n'arrive pas à enregistrer le message et je n'ai surtout pas envie de l'entendre. Qui doit pardonner à qui dans tout ça? »

ANIMATRICE : Tiens, de Joanne maintenant, un commentaire sur le pardon personnel et collectif.

« J'ai une question. Comment se fait-il que j'ai plus grandi dans mon

expérience de pardon collectif que dans mes nombreuses expériences de pardon personnel? »

Voilà, les courriels continuent à rentrer, mais on n'aura malheureusement pas l'occasion de vous les présenter ce soir. Diane, dans les minutes qui nous restent, qu'est-ce que vous pouvez répondre en gros, à ces commentaires.

PASTEURE : Avec tout ce que nous avons entendu ce soir, je fais trois réflexions rapides.

Qui que l'on soit, nous sommes tous et toutes un jour ou l'autre, confrontés au pardon.

Nous avons à le vivre face à soi-même et à l'autre, soit en s'accordant le pardon ou en l'accordant à d'autres ou encore en étant nous-même l'objet du pardon des autres. Personne n'y échappe finalement.

Deuxième point, le péché et le pardon ont une longue histoire en commun. Le péché qui signifie littéralement en hébreu « rater la cible, nous rappelle que pardonner, c'est se donner à soi ou à l'autre, la chance de recommencer ». Ça nous invite à vivre un meilleur lien à Dieu à travers notre respect de soi, des autres et de la nature.

Troisième point, dans le christianisme on ne saurait trop insister sur l'importance de maintenir le lien personnel avec Dieu-Amour qui accorde un pardon absolu. L'importance de ce lien à un Dieu d'amour enseigné par Jésus nous renvoie aussi à l'importance de nos liens avec les autres et du pardon à leur accorder 7 fois 70 fois.

Alors à vous tous et toutes qui êtes à l'écoute ce soir, n'oubliez pas que Dieu-Amour vous accompagne et qu'il vous laisse sa paix. Il suffit de lui ouvrir la porte.

ANIMATRICE : Merci Diane pour ces éclaircissements! Bonne chance dans votre ministère!

PASTEURE : Merci pour votre invitation et bonne chance aussi à toutes les personnes qui ont été avec nous!

ANIMATRICE : En terminant, nous écouterons maintenant un chant sur le pardon...

CHANT — LE PARDON***1**

Quand je consomme sans compter, ces biens de ma Terre-Mère,
Quand je profite de tout sans honte, je dis Pardon à l'UNIVERS.
Quand je choisis d'aimer dans l'ombre, que je dis non sans détour,
Quand je me trouve du côté sombre, je dis Pardon à L'AMOUR.

2

Quand je ne sais pas regarder, autour de moi, m'émerveiller,
Quand je n'ouvre pas grands les yeux, je dis Pardon à la BEAUTÉ.
Quand je tais la voix de mon cœur, que je ne me sens plus vraie,
Quand je refuse le bonheur, je dis Pardon à la VÉRITÉ.

REFRAIN :

C'est quand je risque le pardon, que j'ouvre mon cœur à l'amour,
Et quand je dis oui à ce don, se lève enfin un nouveau jour.

3

Quand ma vie est trop encombrée, que j'n'entends plus les gens qui pleurent,
Quand je crie au lieu d'écouter, je dis Pardon à la DOUCEUR,
Quand je broie des idées noires, que je ne sais plus dire merci,
Que mon esprit ne veut plus croire, je dis Pardon à la VIE.

4

Quand je ne sais plus contempler, que les étoiles sont sans éclat,
Quand mes sourires sont effacés, je dis Pardon à la JOIE.
Quand je ne sais plus reconnaître, les gens qui m'aident à avancer,
Quand je deviens mon seul maître, je dis Pardon à la BONTÉ.

* Paroles et musique : Denyse et Marie Marleau

Collaboration : Diane Marleau

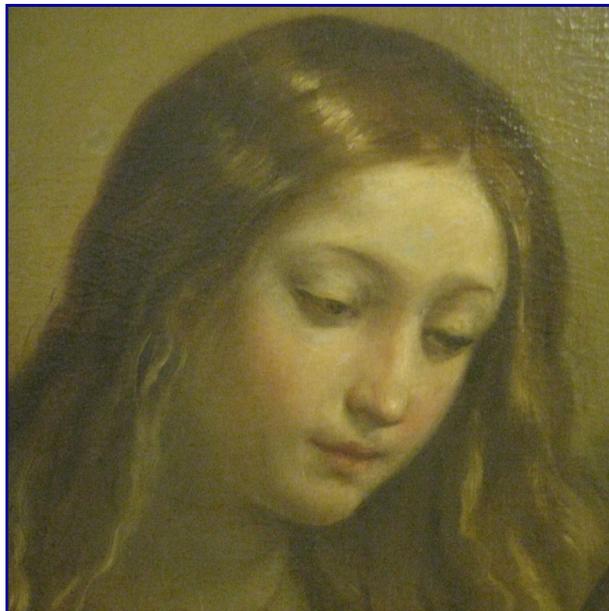
Pour les gens en studio, j'ai maintenant le goût d'entendre vos commentaires et vos réflexions sur le pardon, à partir de quelques questions sur des expériences de pardon que vous aimeriez partager?

On dit qu'après avoir vécu des expériences sommet d'amour inconditionnel ou encore de mort imminente, des gens ont expérimenté le pardon total? Est-ce que quelqu'un parmi vous a déjà vécu ce genre d'expérience et voudrait nous en dire quelques mots?

Est-ce que vous avez des commentaires des réactions à la présentation de ce soir?

...

C'est ainsi que se termine notre soirée sur le pardon. À la prochaine!



Possibilité d'un retour à l'autre, à son amour.

Accueil de mes propres faiblesses, de mes manques.
Accueil de l'autre personne dans ce qu'elle est, comme elle est.
Accueil des limites du monde dans lequel je vis, des limites de l'Église contemporaine.
Accueil du chemin que j'ai à faire pour être davantage fidèle à ce dont Dieu rêve pour moi.
Accueil dans la joie et l'espérance.

Le groupe Tsippora de L'autre Parole est situé au Saguenay.

Reconnaître, comme Jésus, chaque personne blessée ou fragilisée par la vie.

Revisiter les gestes de Jésus pour Marie-Madeleine, Pierre, Thomas, la femme adultère, la Samaritaine et comme Lui,
Redonner la vie par notre pardon qui rejoint la tendre miséricorde de notre Dieu Amour.

Donner le pardon, qu'il soit collectif ou individuel, a pour effet de libérer l'esprit de la personne de la haine et du ressentiment.

Donner 70 fois 7 fois le pardon, mais jusqu'où aller surtout face à l'agresseur quand l'on est la victime?
Donner et recevoir le pardon et la nécessité de donner au temps, le temps de faire son œuvre.
Durée d'un processus de pardon: il peut varier d'une personne à l'autre, ou selon l'offense, envers soi ou envers l'autre, et selon que le processus est collectif ou individuel.
Douloureusement blessé sauras-tu me pardonner?
Difficile épreuve de la vie, je t'ai blessé, me pardonneras-tu?

Oser libérer l'autre de son tourment.

Nier le besoin de pardonner ou d'être pardonné, ne fait qu'aggraver la ou les blessures infligées.

Nier cette réalité est nier la condition humaine dans ce qu'elle a de plus profond, nous avons besoin du pardon de Dieu et de nos semblables. Pardonner au prochain, requiert une dose de confiance à l'autre et à soi-même. Pardonner à une institution demande une

démarche doublement évangélique puisqu'en général il ne peut y avoir de démarche de réconciliation, cela n'implique pas que parfois il n'est pas possible d'oublier.

Si l'on ne peut pardonner, cela ne vaut pas la peine de vaincre.*

Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi; la lui pardonner, c'est se mettre au-dessus de lui.

Seul, l'Amour peut adoucir le cœur d'une personne et la conduire au pardon.

* Extrait de *Quatre-vingt-treize*
de Victor Hugo



LETTRES ET SONS

Toni Morrison – Pardoner et se pardonner

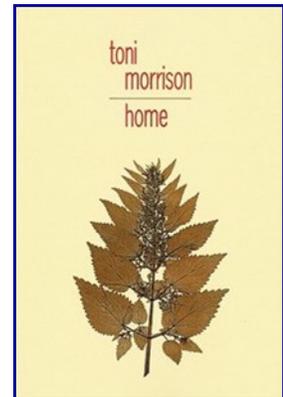
Monique Hamelin

Toni Morrison, la grande dame de la littérature américaine, la nobélisée de 1993, nous donne dans *Home*, son dixième roman, un concentré de la vie des Noirs dans les années 1950 aux États-Unis. En la lisant et en entendant les revendications portées par le mouvement *Idle no More*, je me demandais à quel moment nous aurons un équivalent sur la vie des Amérindiens et Amérindiennes.

Monique Hamelin est membre du groupe Vasthi de L'autre Parole, à Montréal.

Les deux protagonistes de *Home*, dont le titre est le même en anglais et en français, sont le frère et la sœur, deux Noirs, Frank et Cee. Lui rentre de la guerre de Corée; il va traverser une grande partie de l'Amérique pour répondre à un appel au secours envoyé de la part de sa sœur. Et nous suivons les grandes et petites vexations et humiliations subies par les Noirs. Morrison n'appuie jamais, c'est dans le détail que l'on comprend qu'il y a les Blancs et les Noirs et que, même au Nord, tout n'est pas gagné pour eux.

Si j'ai aimé voir à l'œuvre la solidarité des hommes et des femmes afro-américaines, pour moi, l'une des grandes forces de ce livre, c'est de mettre en scène l'importance de pardonner et se pardonner pour continuer le défi de la vie. La mort, la brutalité, la misère humaine et la pauvreté sont le lot des Noirs de cette époque et cela, à partir de l'enfance. Les impacts sont immenses, mais pour vivre et pas seulement survivre, comme le rappelle Frank en pensant à sa sœur, il y a un chemin qu'on ne peut éviter: « Elle pouvait connaître la vérité, l'accepter et continuer à fabriquer sa courtepoinette. » Elle a pardonné, lui aura à se pardonner. Ce roman rejoint d'une manière poignante les réflexions que nous avons eues au colloque de 2012 sur la question du pardon.



Home

Toni Morrison

Paris, Christian Bourgois,
2012, 153 p.

Forum social mondial: nouveaux modes d'emploi pour changer le monde et leurs contradictions

À propos du livre de Janet M. Conway,
Edges of Global Justice. The World Social Forum and its "Others"

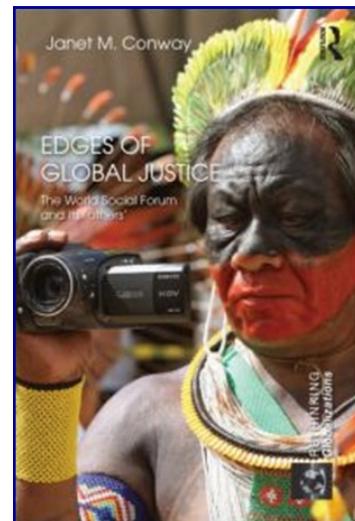
Denise Couture

La théologienne brésilienne Ivone Gebara adresse une critique importante aux théologies latino-américaines de la libération. Elle souligne que, malgré une quarantaine d'années engagées dans des pratiques de libération, ces théologies et les groupes qui lui sont associés n'ont pas réussi à créer plus de justice. Au contraire, sous plusieurs aspects, nous vivons un recul. Dans le contexte du néolibéralisme mondial, certains individus et groupes acquièrent plus de liberté, mais des oppressions spécifiques s'intensifient dans les domaines économiques et sexuels qui touchent particulièrement les femmes et l'écart entre les plus pauvres et les plus riches continue de s'accroître.

L'auteure est théologienne. Elle est membre du groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole, à Montréal.

Les personnes engagées dans les mouvements d'émancipation, et j'en suis, se posent encore et toujours la question : comment changer le monde afin de créer une véritable justice? Les féministes portent cette interrogation. Comment créer des conditions de vie justes pour les femmes? Comment intervenir de telle sorte qu'un changement réel se produise? Dans ce temps de mondialisation néolibérale, les mouvements d'émancipation modernes ne se trouveraient-ils pas à une croisée des chemins? Ne leur devient-il pas nécessaire de repenser les stratégies de changement mises en œuvre pour qu'un monde de justice advienne?

On assiste ces dernières années à la publication de nombreux ouvrages qui analysent les mouvements de gauche sur la scène mondiale, leurs stratégies, leurs innovations et leurs limites, dont un nombre significatif de parutions récentes au Québec inspirées entre autres par le mouvement étudiant et le Printemps érable de 2012. Plusieurs essayistes ou spécialistes des mouvements sociaux sont d'avis qu'un changement des stratégies émancipatrices a déjà commencé, qu'il s'opère sous nos yeux. Nous le pressentons, ce changement. Nous savons qu'il est là et qu'il est lié à l'usage des médias sociaux. Mais comment le nommer?



Comment décrire ce tournant en train de se produire? Comment les mouvements féministes se situent-ils au sein de ces changements?

La philosophe féministe et européenne Rosi Braidotti soutient que, dans ce temps de mutations rapides et complexes que nous vivons, la pensée (citoyenne ou universitaire) est en retard sur ce qui est en train de se produire. La tâche de la pensée critique est de nous aider à comprendre qui nous sommes en voie de devenir, dit-elle, mais, en ce moment particulier de notre histoire, la pensée demeure un pas en arrière des événements. Cette situation de la pensée nous aide à comprendre la difficulté de nommer une métamorphose que subissent les mouvements modernes d'émancipation : le changement précède notre capacité de l'analyser.

C'est à partir de ces questions de départ et de cette compréhension de la situation de la pensée que j'ai lu avec intérêt le livre de Janet M. Conway, intitulé *Edges of Global Justice (Les limites de la justice mondiale)*, dont je désire présenter quelques grandes lignes dans ce qui suit. Il porte sur « la nouvelle politique » des mouvements d'émancipation sur la scène mondiale en se concentrant sur les pratiques du Forum social mondial (FSM), plus précisément, sur ce que l'auteure appelle « la nouvelle modalité du politique promue par le FSM » (p. 143)¹. L'ouvrage présente une analyse renouvelée et éclairante de *nouveaux modes d'emploi pour changer le monde*² qui sont en train d'émerger. Il en montre les innovations, mais aussi les diversités et les complexités ainsi que leurs limites, leurs ambivalences et leurs contradictions.

Un des présupposés de l'auteure est que nous vivons dans une période de « transition *civilisationnelle* » entre le monde actuel que nous connaissons, qui correspond au néolibéralisme mondial, et d'autres mondes que nous ne connaissons pas encore, qui viennent en avant et que nous préparons. Dans cet entre-temps, des mouvements modernes d'émancipation adoptent des stratégies de changement qui diffèrent de celles utilisées précédemment. Ces nouvelles stratégies se situent à la limite d'autres mondes vers lesquels nous allons, mais elles demeurent enracinées dans le temps qui est en train de se terminer, d'où les contradictions internes de cette « nouvelle politique ». Selon J. Conway, il est important de considérer cette complexité et ces ambivalences si nous voulons comprendre ce qui

1. Je traduis les citations de l'anglais

2. *Changer le monde, nouveau mode d'emploi*, c'est le titre d'un ouvrage de Chico Whitaker, un des cofondateurs du Forum social mondial (traduit du portugais, Paris, Éd. de l'Atelier, 2006).

est en passe d'arriver.

Une analyse féministe, antiraciste et postcoloniale des pratiques du FSM

Un mot d'abord sur l'auteure, Janet M. Conway. Elle se présente comme étant engagée depuis longtemps dans des mouvements sociaux au Canada anglais. À la fois universitaire et activiste, professeure de sociologie et participante au Forum social mondial (FSM), elle a pris part aux rencontres mondiales du FSM, depuis ses débuts, ainsi qu'à de nombreux forums continentaux, nationaux et locaux surtout dans les Amériques. L'ouvrage *Edges of Global Justice (Les limites de la justice mondiale)*, publié chez l'éditeur Routledge, est de facture universitaire, mais il intéressera les personnes engagées à créer la justice ainsi que celles concernées par le processus du FSM ou par la question d'une « nouvelle politique » pour construire la justice sur la scène mondiale.

Pour rappel, le FSM, né au Brésil en 2001, a tenu son dixième rassemblement mondial à Dakar, au Sénégal, en février 2011. Le onzième aura lieu à Tunis, en mars 2013, dans le pays qui a vu naître le Printemps arabe. S'opposant au néolibéralisme mondialisé sous le slogan *Un autre monde est possible*, ou plus justement au pluriel, *D'autres mondes sont possibles*, le FSM réunit des dizaines et parfois des centaines de milliers de personnes qui appartiennent à des groupes d'une immense diversité. Ainsi, les « mouvements d'émancipation » qu'étudie J. Conway s'y rencontrent depuis un peu plus d'une décennie, sur le plan mondial, dans une pratique de convergence.

La position et la méthode de l'auteure représentent deux originalités et contributions du livre.

Premièrement, il s'agit d'une rare analyse de la « nouvelle politique » du FSM qui adopte une position féministe, antiraciste et postcoloniale. À ce jour, très peu de textes sur les processus du FSM se situent dans cette lignée. L'auteure montre comment se produit au FSM une marginalisation des féministes et des groupes qui luttent contre le racisme ou contre le colonialisme, même si ces groupes s'y trouvent massivement actifs et qu'ils y apportent une contribution déterminante. Une telle marginalisation fait partie des ambivalences

et des contradictions de la « nouvelle politique » du FSM, car celle-ci vise la fin de toute hégémonie. Cependant, le FSM demeure paradoxalement dominé sur le plan de l'organisation par des hommes blancs de descendance européenne que J. Conway appelle les « hommes de Porto Alegre ». Ceux-ci, leurs groupes et leurs organismes n'ont pas intégré les perspectives critiques féministes, antiracistes et postcoloniales dans leurs manières de faire.

Deuxièmement, en ce qui concerne la méthode, l'auteure a choisi d'analyser la compréhension par les actants-es du FSM de leur engagement au FSM. Elle étudie les textes qu'elles et qu'ils ont rédigés sur le FSM et sur sa « nouvelle politique », d'où la division des chapitres en fonction de ces actants-es. Elle retient : (1) la vieille et la nouvelle gauche sur la scène mondiale, (2) les mouvements d'émancipation de la société civile, (3) les « jeunes » et (4) les féministes. Elle fait également mention des mouvements *dalits* (Inde), afro-américains et indigènes. L'ouvrage montre bien que chaque grappe de groupes est composée d'une grande diversité. Il fait ressortir leurs interventions, leurs situations et leurs évolutions au FSM.

L'analyse porte sur les pratiques effectives qui ont cours au FSM. On reconnaît là une méthode matérialiste, reliée à la position féministe, antiraciste et postcoloniale. Cette approche vise à nommer ce qui est en train de se produire sous nos yeux tout en reconnaissant les limites de son propre point de vue. Il s'agit de rendre visible l'exercice des rapports de force (de pouvoir) entre les groupes et entre les savoirs. Les questions principales posées sont les suivantes : « Qui sont les agents-es, quels sont les lieux, les expériences vécues et les savoirs qui sont privilégiés et qui sont marginalisés »? (p. 144) Cette perspective est à la fois critique et productive. Elle rompt, surtout, avec un style de discours idéal sur ce que devraient ou pourraient être les mouvements d'émancipation aujourd'hui. Elle déconstruit « les discours souvent totalisants et utopiques sur le FSM » (p. 142). Comme le souligne J. Conway, la grande majorité des savoirs sur le FSM sont le fait des hommes, des « hommes de Porto Alegre », et ils demeurent dans la perspective d'un discours idéal qui n'analyse pas les pratiques effectives du FSM.

Les innovations de la « nouvelle politique » du FSM

Comme l'explique J. Conway, on reconnaît habituellement deux innovations majeures de la « nouvelle politique » du FSM.

Première nouveauté : elle a été implantée dans le Sud, par des acteurs du Sud et à partir de perspectives du Sud. Ainsi, au sein d'une nouvelle forme de solidarité mondiale entre les groupes qui luttent contre toute forme d'hégémonie, au Sud comme au Nord, qu'on appelle l'autre mondialisation ou l'altermondialisation, on a rendu visible les autres de l'Occident et les effets de la mondialisation néolibérale sur ces autres. Il est à noter que, jusqu'à présent, les rassemblements mondiaux du FSM ont tous eu lieu dans le Sud.

Deuxième nouveauté : le FSM a inventé la stratégie de « l'espace ouvert de rencontre ». Celui-ci signifie la rencontre horizontale entre les groupes d'émancipation, quelles que soient leur provenance, leur localisation ou leur importance relative. L'action du FSM, sa politique, consiste en cette rencontre entre les groupes dans une immense diversité, celle-ci étant à préserver et à valoriser. Cela veut dire que le FSM, comme entité, refuse la représentativité (un groupe ne peut pas s'approprier le FSM pour parler en son nom) et il ne travaille pas à l'établissement d'un plan d'intervention pour changer le monde (ce qui semble impossible à cause de la grande pluralité des groupes).

Voilà donc deux innovations. Leur signification est fortement discutée et débattue par les analystes et par les activistes du FSM. Ce qui m'a intéressée plus particulièrement dans le livre de J. Conway est la lecture qu'elle en propose. Elle en fait ressortir cinq caractéristiques et, pour chacune, ses ambivalences et ses contradictions, puis elle en présente une critique postcoloniale qu'elle adresse d'ailleurs à son propre travail. Pour J. Conway, ces cinq caractéristiques de la « nouvelle politique » du FSM représentent des ruptures historiques avec les politiques antérieures adoptées par les mouvements modernes d'émancipation pour changer le monde. Les voici succinctement résumées :

(1) *La « société civile » devient l'agente de la transformation.* Les mouvements d'émancipation ne concentrent plus leur énergie sur les éventuelles interventions des gouvernements nationaux ou des partis

politiques. C'est la société civile elle-même, plurielle et ouverte, qui provoque le changement. Elle constitue un espace d'association libre, devenu crucial pour permettre aux groupes les plus marginalisés d'agir comme des protagonistes de la transformation. **Les contradictions.** Cependant, la « société civile » du FSM reproduit en son sein les hégémonies contre lesquelles elle lutte. Au FSM, les plus marginalisés n'accèdent pas pleinement aux processus d'organisation. Ils sont présents à l'événement, mais demeurent exclus des processus de son organisation qui ne correspondent pas à leurs pratiques. Leur inclusion partielle montre les limites de « la modernité libérale et expose les limites extérieures de la justice mondiale telle qu'elle est mise en œuvre présentement au FSM » (p. 145).

(2) Au FSM, les groupes, des plus locaux aux plus internationaux, se rencontrent dans une relation horizontale avec des possibilités d'échanges entre eux. La nouveauté consiste en la reconnaissance du travail de groupes activistes, quelle que soit l'échelle spatiale où ils se situent, locale ou internationale. Cette pratique d'horizontalité entre les groupes d'émancipation est un des éléments les plus innovateurs de la « nouvelle politique » du FSM, selon J. Conway. Il s'agit d'une rupture avec la politique de l'internationalisme. Elle constitue « une mise en œuvre alternative de la mondialisation et une pointe de la justice mondiale » (p. 146). **Les contradictions.** Cependant se côtoient des « visions contradictoires du mondial » dont, entre autres, les trois qui suivent : certains groupes conservent l'imaginaire d'un contre-mouvement unitaire anticapitaliste, ce qui contredit la spatialité horizontale, d'autres s'engagent dans des luttes nationales articulées par des réseaux internationaux, d'autres encore se situent sur le plan de diverses pratiques de transformation locales reliées en réseaux multiples.

(3) Le FSM choisit le pluralisme et l'autogestion de projets qu'il ne dirige pas lui-même : il refuse sa propre hégémonie. Il refuse de fonctionner sur la base d'une pensée unique, de délibérer, d'être unifié, d'être représenté. La stratégie de l'espace ouvert implique que l'entité du FSM ne propose pas de plates-formes d'intervention (même si des groupes ou des ensembles de groupes qui y participent le font). Ce point représente une rupture significative, car, auparavant, les stratégies de transformation s'étaient toujours appuyées sur la représentation et sur les plans d'action. **Les contradictions.** Ce-

pendant, certains groupes du FSM demeurent attachés à construire un groupe unitaire contre-hégémonique qui partagerait un même plan d'action pour lutter contre le capitalisme, celui-ci étant vu comme une chose unitaire.

(4) *Le rejet des pensées uniques pour favoriser une écologie des savoirs.* Il s'agit d'une stratégie que les approches féministes ont déjà théorisée et pratiquée. Par pensée unique, on entend « toute forme de pensée totalisante qui refuse des alternatives à ses propres vues » (p. 148). L'exemple le plus souvent cité au FSM est le néolibéralisme, auquel on peut ajouter certaines idéologies politiques, les intégrismes et les fondamentalismes. Le FSM met plutôt en œuvre une écologie des savoirs partiels en évitant de produire « un corpus autoritaire » sur le plan du contenu. Cela a permis de contourner les disputes entre les mouvements très divers. On s'entend qu'il y a différentes manières de changer le monde et que ces manières se réalisent par l'expérimentation, que l'utopie ne peut pas avoir de « contenu prédéterminé ». On vit les alternatives « éthiquement dans le présent », ce qui favorise l'imagination activiste. **Les contradictions.** Cependant, des traditions totalisantes de pensée persistent dans les mouvements de gauche du FSM et s'expriment dans divers liens avec les États et les partis politiques ou dans « un désir persistant d'une analyse ultime (scientifique) du capitalisme » et d'une réponse unique anticapitaliste (p. 149).

(5) *Le passage du grand projet de justice pour l'avenir à une mise en œuvre concrète de la transformation aujourd'hui dans la vie quotidienne.* À nouveau, cette stratégie provient du féminisme. Les vies quotidiennes occupent une place centrale de la recherche d'alternatives. Cela constitue une rupture majeure avec les stratégies des mouvements modernes d'émancipation, dit J. Conway. La vie quotidienne de communautés exclues, des autochtones et d'autres qui se situent à l'extériorité de la modernité, constitue « des mondes alternatifs, d'autres formes d'existence et de manières de vivre » (p. 149). **Les contradictions.** Cependant, cela peut demeurer abstrait pour bon nombre de participants au FSM. Des tensions et des contradictions demeurent entre des politiques de changement qui visent l'extériorité des structures d'organisation, celles qui impliquent les transformations des subjectivités ou celles qui allient les deux.

J. Conway signale également l'absence de critique coloniale dans les discours de l'entité FSM. On n'y parle pas de l'histoire coloniale des Noirs-es ou des Autochtones en Amérique. La logique d'inclusion du FSM par son « espace ouvert de rencontre » ne se rend pas jusque-là. Il s'agit d'un « oubli sanctionné ». L'altermondialisation du FSM en est une du milieu, des classes moyennes, européennes ou eurodescendantes. Selon J. Conway, au FSM, les groupes féministes et des jeunes demeurent marginalisés, alors que des groupes qu'elle appelle « subalternes », les mouvements *dalits* d'Inde, afro-américains et autochtones, subissent une exclusion. J. Conway sait qu'on peut adresser la critique postcoloniale à son propre livre, car il se limite au monde anglo-saxon et il ne consacre pas de chapitre spécifique aux trois groupes qu'elle dit exclus. Deux forums mondiaux se sont tenus en Afrique, mais elle aborde peu les mouvements africains qui visent à créer la justice mondiale.

L'ouvrage de J. Conway est important. Il jette un éclairage inédit sur de nouveaux modes d'emploi pour changer le monde qui sont en train d'émerger sous nos yeux. « Dans, à travers et au-delà du FSM, une recomposition mondiale de la politique émancipatrice est en cours », écrit-elle (p. 143). Il serait intéressant d'analyser à partir de là les forums sociaux régionaux et locaux, comme ceux tenus au Québec, à Montréal, à Chicoutimi, à Rimouski, à Laval. De plus, on peut faire des liens entre plusieurs éléments de cette « nouvelle politique » et de larges mouvements récents, tels le Printemps arabe, le mouvement *Occupy* et, plus près de nous, le Printemps érable et *Idle No More*. Un point fort du travail de J. Conway est de montrer leurs innovations sur le plan des stratégies de changement tout en reconnaissant leurs ambivalences et leurs contradictions.

***Edges of Global Justice.
The World Social Forum
and its "Others"***

Janet M. Conway

New York, Routledge, 2012,
224 p.

LES CUISINES COLLECTIVES AU QUÉBEC

Carmina Tremblay

En mars 2012, paraissait au *Collectif québécois d'édition populaire*, une autre belle page de l'histoire des femmes du Québec : celle des Cuisines collectives.

256 pages d'Histoire et d'histoires savoureuses au goût de la vie des Cuisines collectives elles-mêmes. Car, comme le dit si bien l'auteure, Gertrude Lavoie, en page 4 de couverture : « La cuisine collective c'est tellement plus que d'la cuisine... ça goûte la vie ».

L'histoire des Cuisines collectives, c'est l'histoire de femmes qui se regroupent pour d'abord mieux nourrir leurs familles. À travers leur rencontre de « cuisinage », des questionnements et des prises de conscience naissent sur bien des sujets, entre autres, les causes de la pauvreté. Faire de la cuisine devient un geste politique où l'on développe l'entraide et la solidarité locale et aussi internationale. Vous y découvrirez comment des liens se créent et des voyages s'organisent entre des femmes de milieu populaire d'ici et du Pérou. Vous y découvrirez aussi l'astuce et la débrouillardise des femmes et comment elles en viennent à élaborer, par exemple, une « grille des spéciaux des chaînes alimentaires »... et plein d'autres histoires de fierté et de dignité.

De plus, ce livre a le mérite d'avoir été écrit par une femme de classe populaire au langage savoureux et épicé, qui est aussi « militante fondatrice » des cuisines. Et, les femmes de la collective (non celles des cuisines, mais celles de L'autre Parole) y découvriront, en prime, des facettes cachées et engagées d'une de leurs collègues, Louise Garnier, pour ne pas la nommer.

Carmina Tremblay est membre du groupe Phœbé de L'autre Parole à Montréal.



***Les cuisines collectives au Québec.
Mémoires d'une pionnière***

Gertrude Lavoie

Québec, Collectif québécois
d'Édition populaire,
2012, 256 p.

C'est pourtant clairement indiqué sur sa couverture : *Le Curé d'Anjou* est un « roman historique ». Mais le récit est si bien étayé de correspondance et de dates précises qu'on se demande tout du long où finit la réalité et où commence la fiction. J'en conclus pour ma part que l'auteure s'est simplement employée à combler les « trous » laissés par les faits historiques au moyen de scènes et de dialogues dont personne d'autre que les principaux protagonistes n'a pu être témoin.

Christine Lemaire est membre du groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole.

Odette Mainville a enseigné à la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Elle est bibliste. Elle nous a d'ailleurs donné trois textes lumineux sur les femmes dans l'Évangile¹, ce qui ne m'avait pas du tout préparée à rencontrer autant de noirceur sous sa plume. Car si son écriture reste fluide et belle, *Le Curé d'Anjou* est un des romans les plus glauques qu'il m'ait été donné de lire, avec le catholicisme québécois comme toile de fond. J'avais parfois l'impression de lire Patrick Sénécal ou Dan Brown, tant y sont décrits les aspects les plus sombres de la condition humaine.

1. « La célébration du mémorial de la Cène sans discrimination », *L'autre Parole*, n° 111, p. 26-30; « La liberté que Jésus a donnée aux femmes », *L'autre Parole*, n° 114, p. 15-23; « Vierge... à perpétuité? », *L'autre Parole*, n° 125, p. 21-25. Ces textes sont tous trois disponibles sur le site de L'autre Parole : www.lautreparole.org.

Ce roman est en quelque sorte un retour aux sources. De fait, l'auteure est gaspésienne et ce qu'elle raconte s'est passé dans le village de son enfance. Dans une entrevue à Christiane Charette donnée au printemps 2011², madame Mainville a raconté que la population de Saint-Majorique avait longtemps été perturbée par l'aura du curé d'Anjou. Elle y a fait de nombreuses entrevues avec des personnes dont les parents avaient été étroitement impliqués dans l'affaire.

2. Christiane Charette. Première chaîne de Radio-Canada, 17 mars 2011.

Péripéties gaspésiennes

L'histoire raconte la vie de Réal d'Anjou (1900-1971), dépressif chronique et paranoïaque. Alcoolique et manipulateur, il commence sa carrière chez les Franciscains puis devient prêtre séculier sous l'égide de l'évêque de Gaspé qui lui confie la cure de Saint-Majorique. Dans le presbytère du village, il s'adonnera à la « débauche » en compagnie de tous les moutons noirs environnants : beuveries, achat d'alcool de contrebande, manœuvres financières

douteuses et pédophilie. Il laissera l'église dans une situation financière désastreuse.

Il partage ses frasques avec sa mère et son bedeau, avec qui il a une relation homosexuelle. Excommunié, il deviendra pasteur dans l'Église presbytérienne et reviendra à Saint-Majorique pour « faire concurrence » à son ancien évêché.

Un ange cornu...

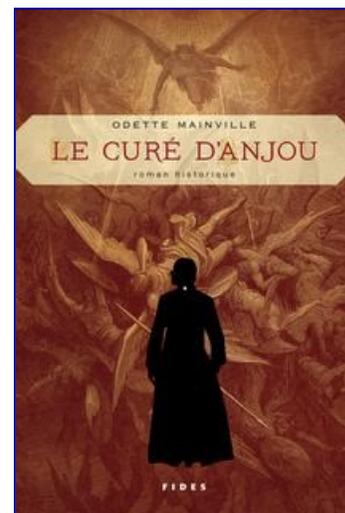
Odette Mainville nous aide à comprendre comment une telle chose a pu se produire. Réal d'Anjou avait une forte personnalité et des talents oratoires extraordinaires. Il savait attirer la sympathie, toucher les cœurs et, souvent, aller chercher le meilleur de ses ouailles. Ses supérieurs sont impressionnés par son esprit mystique. Il a une forte piété pour la Vierge Marie, ce qui causera un grand déchirement quand il passera du côté protestant.

Réal d'Anjou a l'esprit ouvert. Dans un contexte de sévérité absolue de l'Église catholique, le prêtre tranche en étant beaucoup plus tolérant envers ses fidèles. Il ne juge pas les écarts des hommes, ne condamne pas les femmes qui veulent « empêcher la famille ». Il se lie d'amitié avec son voisin protestant et se fera même soigner par un médecin juif; deux choses absolument impensables à l'époque.

Le curé d'Anjou sait organiser des fêtes très belles avec l'aide de Freddy Lajoie (son bedeau) qui décore l'église pour toutes les circonstances. Il sait parler de Dieu aux enfants; il a un fort parti pris pour les pauvres. C'est pourquoi plusieurs le considèrent comme un « bon prêtre », presque un saint... Mais les choses dégénèrent et, bientôt, l'alcoolisme du prêtre l'empêche de dire ses messes.

Une mère « indigne »

Selon l'avis de tous, le curé d'Anjou aurait été entraîné dans le vice par sa mère, Marie-Victoire Lévesque, dite Mary, veuve Auguste d'Anjou. Celle-ci a subi de grandes épreuves qui l'ont fait sombrer dans l'alcoolisme : elle a vu mourir sept de ses neuf enfants. Femme forte et lettrée, mais sans possibilité de se réaliser en tant que per-



sonne, elle se sert littéralement de son dernier-né comme moyen de se hisser en haut de l'échelle sociale. L'auteure insiste sur le contexte religieux d'alors, où il était tellement valorisé qu'une mère puisse « donner » un de ses enfants à l'Église. Pour Mary, Réal est la preuve de sa générosité et de son esprit de sacrifice... Mais cette générosité doit être récompensée en cette vie même.

Mary aura le mauvais rôle dans le roman d'Odette Mainville. Devant la vie tragique du curé d'Anjou, tous les personnages s'emploient à « trouver un coupable » et sa mère est le bouc émissaire idéal. Une description minutieuse de cette fusion malsaine entre la mère et le fils nous pousse à attribuer à l'une tous les péchés de l'autre (l'image inversée de Marie et de Jésus, en quelque sorte). Mais ne serait-ce pas verser dans le même déni que le personnage principal? Tout au long de sa vie, Réal d'Anjou attribuera à d'autres (mais, paradoxalement, jamais à sa mère qu'il adore) les causes de son malheur. Jamais rien de ce qui lui arrive n'est imputable à sa propre responsabilité.

Une église qui camoufle

La mère du curé n'a évidemment pas tous les torts. Odette Mainville montre bien que la hiérarchie catholique a largement contribué à toute cette affaire. On s'étonne de l'attitude du premier supérieur franciscain de Réal d'Anjou, dont la tolérance finira par nuire à son collègue, l'évêque de Gaspé, puisqu'il est très conscient qu'il lui refille une « pomme pourrie ». Mais c'est la patience presque infinie de monseigneur Ross lui-même qui révèle de façon la plus éloquente la tendance de l'Église à ignorer, taire et camoufler les conséquences des frasques de son curé.

Réal d'Anjou aura eu des comportements pédophiles envers son jeune cousin ainsi qu'à l'endroit d'un autre jeune homme pauvre de 14 ans. Or, on ne ressent pas du tout que l'évêque considère ces méfaits plus scandaleux que les beuveries de d'Anjou ou sa relation intime avec son grand ami Freddy Lajoie. Les jeunes hommes abusés ne serviront qu'à donner des preuves supplémentaires de la nécessité d'agir pour lui retirer sa cure, mais jamais on ne s'inquiètera de la blessure subie par les victimes.

En bon manipulateur, Réal d'Anjou profitera de toutes les failles qui s'offriront à lui. Ainsi, la compétition féroce entre les protestants et les catholiques lui servira à se glisser d'une confession à l'autre et à vivre grassement dans le même village aux crochets de la communauté presbytérienne canadienne, qui lui paiera une église et une maison.

Jusqu'à la fin de sa vie, le clergé catholique lui aura tendu la main afin que la brebis égarée revienne au bercail. Car une âme est toujours à sauver, quel que soit le mal qu'elle ait pu faire sur son parcours.

Le Curé d'Anjou

Odette Mainville

Montréal, Fides, 2011, 646 p.

La revue L'autre Parole est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction:

Monique Dumais, Monique Hamelin, Marie-Andrée Roy, Yvette Téofilovic

Photo de la page couverture: Marie-Andrée Roy.

Peinture de Guido Reni (1575-1642), Madeleine Pénitente.

Travail d'édition: Christine Lemaire

Révision linguistique: Yveline Ghariani, Monique Hamelin, Christine Lemaire

Comité Internet: Marie-France Dozois et Denyse Marleau

Pour vous abonner à notre liste d'envoi, écrivez-nous à l'adresse courriel suivante:

I_autreparole@yahoo.ca

Pour nous joindre:

Carmina Tremblay
(514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale:

C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
